

Action curative de l'expression libre

L. VINCENT (France).

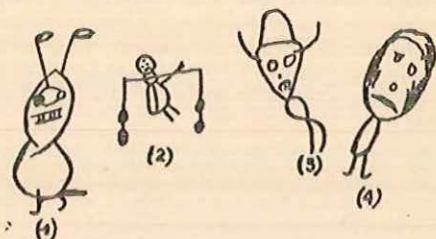
Le dessin spontané

Isabelle C. nous arrive à 4 ans, venant d'une ferme où elle se trouve seule, sans compagnons de son âge. C'est une vraie petite sauvageonne. Pendant toute une année, elle ne consent pas à venir en classe ; quand je m'approche d'elle, elle se hérissé. Elle a une petite figure contractée, malade ; on la sent repliée sur elle-même. Elle reste dans un coin du préau, ne se mêle à aucun jeu, ne permet à aucun enfant d'entrer en relations avec elle. L'année suivante, elle prend la même attitude. Mais un jour elle entre en classe pendant que nous n'y sommes pas et griffonne quelque chose sur un bout de papier. Je la surprends : figure révoltée, geste nerveux pour cacher ce papier — une émotivité extraordinaire. Je parais n'avoir rien vu.

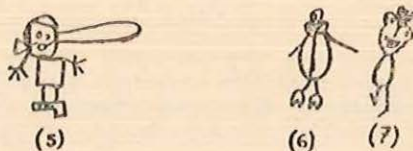
Je ne pourrais noter toutes les étapes, mais à force de tâtonnements, de recherches, je réussis à lui faire comprendre qu'il devient nécessaire que je voie ses dessins. Puis encore au bout de pas mal d'efforts elle me les décrit ! Ce sont des formes bizarres, auxquelles elle prête des sens inattendus.

On se demande comment cette enfant si gracieuse, si blonde, si menue, peut être hantée par de telles visions morbides et monstrueuses. Ce sont des chacals au bec d'oiseau, au ventre de femme ; des loups sur des femmes qui leur mangent les pieds ; un âne qui a beaucoup de pattes et qui ne peut marcher, une femme qui a les cheveux si longs qu'elle ne peut pas manger ; une fille qui est vilaine et qui a un caméléon dans le ventre ; des petits qui sont saouls et qui tombent en allant à l'école ; un oiseau qui mange l'automobile ; un oiseau qui a des mains et des yeux de cheval ; un agneau qui a un bec et qui s'est mis des souliers de filles ; des chacals nombreux, aux oreilles larges, avec beaucoup de cheveux, beaucoup d'oreilles, de têtes, de pattes ; un poisson qui semble un cochon ; un loup qui suce les yeux d'une petite fille ; un chacal qui a des pantalons de garçon ; un arabe qui a une patte sur la tête et l'autre en bas (1) ; une fille très laide qui a une tête de chacal ; un roulier qui a une petite fille et qui ne la voit pas ; une fillette qui ne peut s'asseoir parce que ses mains sont coupées ; un garçon qui a les narines trop vilaines ; des loups ; des taureaux ; des femmes en colère qui cassent les maisons ; un loup qui a volé une ombrelle à une femme ; un ours qui casse les bras d'une femme ; une poule

à qui il pousse une fleur sur le dos ; une bête méchante veut tuer la petite fille, elle pleure, son papa appelle le gendarme pour qu'il l'enferme dans le cachot ; une bête mauvaise a dit à la petite fille : « je vais te manger avec les mains » ; une fillette qui a des pattes de canard ; une tablette qui est en train de cogner la petite fille (2) ; un baquet avec de l'eau, si on se baigne on se meurt ; une vache qui a de grosses cornes et qui « inche » (qui bat) un petit oiseau, un



homme qui a des cornes et qui demande des sous à une femme pour que ses cornes tombent (3) ; une fille qui s'est mis du poison sur la figure, elle savait



qu'elle mourrait (4) ; une petite fille qui a une oreille large (5) ; un chacal qui a trois têtes (6) ; un chacal qui a cinq queues et qui peut attraper les petites filles ; un chien qui a un chignon (7) ; un chacal qui a beaucoup de bouches et qui mange des pierres, des fontaines, et tout, tout ce qu'il trouve ; un chacal qui a une bouche comme une couleuvre.

La plupart de ces dessins n'ont pas de formes précises, mais quand on examine la feuille dans son ensemble, on a une impression de malaise visuel. Ce sont des lignes tortueuses, confuses.

Ce qui me fait penser à un complexe sexuel : les dessins sont pleins d'oiseaux (dans notre région on dit de l'appareil génital masculin que c'est un « petit oiseau »). Chaque dessin en contient au moins un : un oiseau qui se met devant la petite fille et qui lui dit : « regarde si je suis beau ! » ; un petit chat qui a un oiseau dessus ; un oiseau sorti du nid qui se met sur la carotte ; tout ce qui peut permettre de tracer quelque chose qui ressemble au sexe viril est adopté : toupies, bananes ouvertes, navets, églises, etc... et des allusions non équivoques : un oiseau qui a une lune, un oiseau qui s'est mis les pantalons de garçon pour être beau... un chacal qui a les pantalons de garçon, un arabe qui a volé l'oiseau d'une femme, etc...

Et l'enfant me décrit cela avec un beau sourire et des yeux clairs. On ne peut associer ces pensées obsédantes à une petite créature si délicate, si sensitive.

Il faut la voir dessiner ! Des heures entières ! avec une figure illuminée ! Plus rien ne compte autour d'elle ; et, parallèlement à cette confiance qu'elle me témoigne, sa sociabilité s'accroît. Elle se mêle aux autres, doucement elle s'intègre à la collectivité.

J'apprends que son père s'est remarié avec une femme ayant un enfant infirme qui marche en sautillant, le bras paralysé replié sur le côté ; cette difformité a dû frapper l'enfant. Toutes ces bêtes et ces gens aux monstruosité physiques doivent être une sorte de choc en retour.

D'autre part, par des questions prudentes, je crois comprendre que la petite a dû assister à des rapports entre son père et sa femme. Elle habite aussi dans une ferme, au milieu d'arabes, très précoces. L'enfant est trop jeune pour que je puisse sérieusement analyser son cas.

Mais, en tout cas, au bout de l'année scolaire, c'est une enfant toute différente qui nous quitte ! Brusquement, un jour elle n'a plus éprouvé le besoin de dessiner ! De temps à autre, des fleurs, des maisons ; mais combien plus naturelles et harmonieuses. Elle s'était complètement libérée par le truchement du dessin de toutes ces émotions accumulées et la petite sauvageonne énigmatique du début était devenue une petite écolière sérieuse, confiante et sociable.



Titine F., 4 ans $\frac{1}{2}$, arrive un matin avec une figure pas ordinaire. Elle, si aimable nous regarde drôlement. Elle s'isole dans un coin pendant que nous faisons de la rythmique alors que, d'habitude, elle est la première à sauter et à rire.

Tout en elle dénote une perturbation intérieure.

Nous voilà en classe, autour du tableau. Nous discutons du texte à choisir. Elle ne prend pas part à la conversation. Tout à coup je vois sa figure se durcir, son front se plisser, elle se relève, va vers le bureau, prend une feuille, et, sans s'occuper de nous, comme si nous n'existions pas, griffonne sur son papier.

Cela dure quelques secondes à peine ; la voilà qui revient avec une figure détendue, souriante, sa figure habituelle. Elle m'explique son dessin en vitesse, pour s'en débarrasser. Puis elle retourne à sa place, avec une expression indécidable de soulagement. La voilà qui se mêle à la vie collective, intensément, comme d'habitude. La voilà « libérée ».

Son dessin ? Une sorte de rectangle, un corps au milieu. Ça, c'est le cercueil de Poincaré il est mort (tout autour des points, ça, c'est les larmes, sa mère elle pleure (elle montre une silhouette) la pòvre !

Sans doute chez elle on avait parlé de cet événement longuement, le soir avant de se coucher. Elle avait été impressionnée, et au réveil elle se sentait mal à l'aise, sans pouvoir expliquer cette perturbation.

Brusquement, en classe, le besoin d'aller dessiner s'était manifesté en elle — elle l'avait satisfait — et tout était redevenu normal.

Mais, si l'école traditionnelle — ne serait-ce qu'à cause de l'aménagement matériel — ne lui avait pas permis cette libération, peut-être que ce choc émotif aurait pu avoir une répercussion profonde dans son psychisme encore rudimentaire.



Juliette P., 5 ans : Enfant brutale, méfiante, antipathique, sournoise. Quand elle s'approche de moi, je me hérise intérieurement. Pendant de longues semaines, nous nous observons réciproquement. Elle ne veut pas nous suivre en classe. Je poursuis tout de même mes essais de transformation. Petit à petit elle consent à dessiner et, comme toujours, dans les mêmes cas, c'est un changement radical.

L'enfant devient prolix, m'ennuie même par ses manifestations intempestives d'affection animale, veut m'accaparer, m'inonde de dessins — où reviennent toujours les mêmes thèmes discordants : femmes qui battent leurs enfants — qui sont toujours dehors — mais qui cassent la vaisselle — qui sortent leurs fusils, qui attachent les gens ; femmes qui se sauvent au lieu de faire leur travail ; maisons brûlées, fourneaux qui explosent, bébés qui tombent, etc...

Je commence à comprendre et les renseignements que j'obtiens par ailleurs confirment mes pressentiments : le père boit, il bat sa femme, qui n'a guère de qualités ménagères, il terrorise les gosses, etc...

Milieu déséquilibré, les enfants sans affection. Mon attitude alors évolue et j'essaie de faire en sorte que la vie de l'école soit une compensation pour l'enfant.

Si je n'avais prêté attention à ses dessins je n'aurais pu comprendre le psychisme de l'enfant et nous aurions gardé réciproquement la même attitude désagréable, alors qu'à la fin de l'année nous étions vraiment deux bonnes amies, que cela lui avait permis de reprendre confiance en elle-même et en la vie sociabilisée.

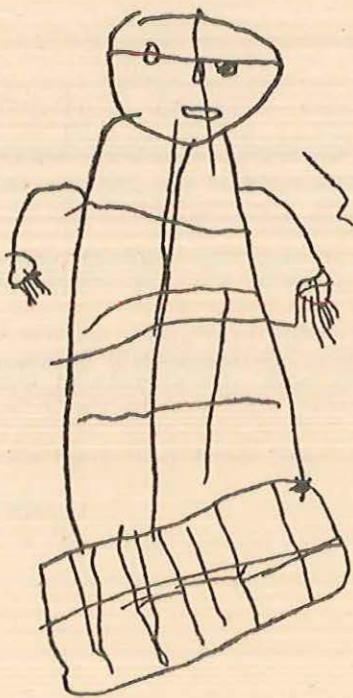
Malheureusement elle me quittait trop jeune encore pour que l'influence soit décisive !

L. VINCENT.

JOSETTE

Josette est la petite-fille d'une des femmes de service de l'école. Elle vient en classe avec son petit frère Jean, un gros bébé de 2 ans, à qui elle semble très attachée.

Dès le début de l'année scolaire, je perçois dans les dessins de l'enfant une espèce de malaise (dessins du 22 sept., 26 sept., 27 sept.), malaise qui va s'affirmer par la suite.



*Un monsieur :
il est coupé
parce qu'il a été
villain.*

Je questionne la maman sur le comportement de l'enfant à la maison, sur les circonstances de sa naissance. La mère me rassure, disant que la petite est très sage à la maison, que l'accouchement s'est très bien passé, etc.

Je reste cependant en alerte, car le complexe de castration prend corps d'une façon de plus en plus impérative dans les dessins de Josette (dessins du 29 sept., 5 oct., 6 oct.).

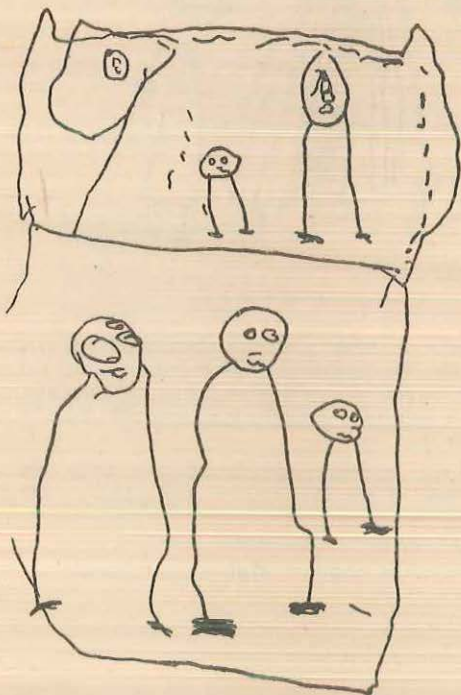
J'apprends, par une personne étrangère à la famille que la maman, restée veuve il y a 2 ans avec 3 enfants à élever (l'aînée a 11 ans) reçoit chez elle un monsieur qui voudrait bien l'épouser. Mais elle hésite beaucoup.

Un soir, après la sortie des enfants, j'entends la maman dire à Josette : « Amuse-toi avec ton petit frère pendant que je balaie les classes. Attention à toi : s'il pleure, tu auras des gifles. »

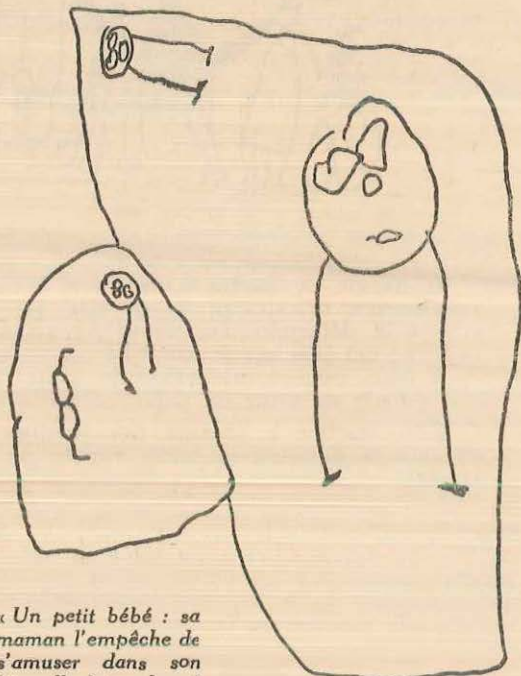
Ces deux informations m'éclairent beaucoup sur le sens profond des dessins de Josette :

- messieurs coupés (8 octobre) ;
- petits enfants enfermés seuls pendant que la maman est partie (5 octobre) ;

« Encore un petit bébé : il est couché, il dort dans le lit. »



« Des petites filles qui sont toutes seules ; leur maman est partie à Paris pour toujours. »



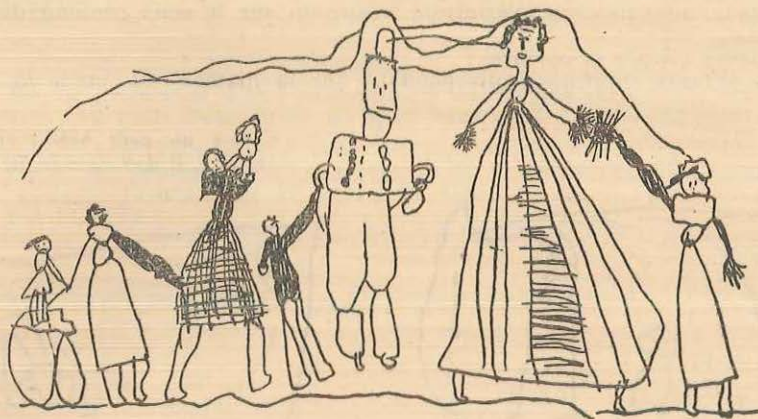
« Un petit bébé : sa maman l'empêche de s'amuser dans son lit ; elle lui a donné une fessée. Après, elle va le mettre en prison. »

« la maman »

— ou un enfant seul, isolé du reste de la famille dans un petit rectangle à côté (8 oct., 16 oct., 16 nov., 10 déc., 15 déc.), et sur son comportement vis-à-vis de son frère qu'elle couve comme une mère-poule.

J'essaie d'être encore plus près de l'enfant pour qui j'ai naturellement beaucoup d'amitié. Elle est douce, calme, pose sur toute chose un regard

profond et grave — ce qui ne l'empêche pas d'être très active (elle s'occupe beaucoup en classe) — aime la compagnie de ses camarades (en récréation elle participe aux jeux avec entrain — elle est gaie aussi). Mais son petit visage a cependant quelque chose de dramatique.



Je décide de parler à la mère mais ne sais comment m'y prendre. Les événements m'aideront : c'est elle qui vient à moi pour m'annoncer qu'elle a pris la détermination de se remarier avec ce monsieur. Je respire... et lui exprime ma joie car je sais que cet homme — qui adore les enfants en général — a pour ceux-ci une affection vraie. Il a conquis Josette qui depuis qu'elle sait qu'elle va avoir un papa, ne parle plus que de lui.

Elle dessine à présent des familles d'un lyrisme débordant où tous les enfants se donnent la main auprès du papa et de la maman (29 janv. - 26 février).

Jeannette DEBIÈVE-MARTINOLI,
Maternelle Stade - Maubeuge (Nord).

MICHEL

Michel, une de fois de plus, m'a accueillie sur le leitmotiv des fossiles :

— *Maman Freinet, regarde, j'en ai trouvé des petits, petits « qui z'avaient » des bien petits ventres...* ; et il ajoute, usant d'un mot qui l'aurole de fierté : *Jadis*. Car jadis, pour Michel, c'est toute la féerie d'un passé insondable auquel il est redevable de la plus fervente de ses joies.

Nous avons recueilli dans nos mains précautionneuses les infimes coquillages rayonnés, intacts et purs en leurs ciselures et qui prenaient place à leur tour dans ce domaine de Michel, où toute coquille pétrifiée prend figure d'idole. Nous nous sommes sentis un peu plus riches et ignorants, dans nos connaissances faites de tant d'incertitudes. Puis, incidemment, pour parachever sa victoire, Michel a dit :

— *Et aussi, j'ai fait un poème avec M. Jean. Ça fait déjà que j'y pensais.*

Voici le poème simple et libre comme la pensée de l'enfant, évadé des perpétuelles contraintes du doute et de la solitude :

LE PETIT CHEVAL BLANC

Le petit cheval blanc

S'amuse dans le pré.

Il mange

De la bonne herbe verte.

Son maître chante

Le petit cheval saute de joie.

Son maître l'appelle

Le petit cheval n'est pas content.

A l'écurie il est attaché

Et il mange du foin.

Aussi il a pleuré...

Son maître lui a ouvert la porte

Et le petit cheval est sorti dans le pré.

Il se roule dans l'herbe.

Toute la journée

Jusqu'au soir.

Puis fatigué,

il rentre dormir

Dans l'écurie...

Michel D.

Pourquoi un cheval ?

C'est que le cheval blanc devenu libre est lui aussi une manière de fossile incrusté comme une image vive dans le passé inerte de l'enfant. Michel se souvient du beau cheval blanc qu'il avait *jadis* dessiné pour Mme Bertrand, dans un style si élégant et si pur que très longtemps on l'avait exposé en classe et même reproduit au limographe et encore peint dans l'arabesque de la frise qui court le long des murs de la classe des petits. Ce cheval fantastique, c'était peut-être l'acquis le plus profond de l'expérience scolaire et sa suggestion lumineuse rejoignait aujourd'hui les heures chantantes où les fossiles apportaient leur don de grâce.

Instinctivement, Michel retrouvait dans son passé ingrat, un chaînon merveilleux qu'il agrafait à sa chaîne fondamentale ! Il était sûr de l'authenticité de la belle image comme de celle des fossiles garantie par le livre. Et en sécurité, dans un monde de probabilités solides, le cheval blanc pouvait en toute tranquillité prendre les ailes de la liberté et devenir poème. C'est en raison de tous ces impondérables cimentant l'unité d'une personnalité enfantine pour qui tout commence à peine, que le *cheval blanc* est pour Michel une authentique poésie sans le secours du verbe. Aucun embellissement littéraire, aucun tour de main habile ne viennent apporter leur transcendance à l'émotion directe de l'enfant. Comme un croyant comblé par ses sortilèges, il se cramponne à sa joie réelle et qui déjà, a fait ses preuves au-delà de soi-même, parmi les amitiés des autres.

D'autres poèmes sont venus, toujours aussi dépouillés et vierges de toute influence.

LE PETIT OISEAU

Dans l'arbre
il y avait un petit oiseau
qui chantait, chantait,
Je l'entendais le matin
et des fois le soir.

J'aurais voulu le voir
Mais il se cachait.
Un jour, peut-être, je le verrai
Puis il me connaîtra,
Alors, on s'amusera ensemble.

MON REVE

Cette nuit, j'ai rêvé
qu'une petite fleur
était dans mon lit,
Quand j'étais monté au dortoir,
Elle était prête à partir,
Mais elle est restée.

Elle m'avait caressé
Elle riait
Elle dansait
Elle se cachait
Et nous nous sommes amusés
longtemps ensemble.

Ce que cherche Michel à travers le cheval blanc, l'oiseau secret ou la fleur devenue fée, c'est une présence surnaturelle qui le fait participer à sa magie. Des résonances neuves et venues du plus loin de ses rêves, orchestrent ses joies de « Ravi ». Un Ravi qui ne sait pas encore s'émouvoir des rencontres du tout venant mais qui, déjà, sait choisir « ses » documents dans un univers prestigieux qui le dépasse.

Et c'est tout cela le poème de Michel. Il le dit avec les mots de tout le monde, comblé déjà par cette possibilité inouïe de pouvoir, avec des vocabulaires de tous les jours, habiller son rêve qui, hier encore, était hermétique et informulé, perdu dans des profondeurs d'abîme en une vie souterraine échappant à la parole.

C'est toujours à l'affût de l'événement exceptionnel que notre petit trappeur part en chasse et sa quête est loyale, car on ne triche pas avec son cœur. Michel n'aura pas la malice de plagier les poèmes de ses camarades ou ceux de son correspondant. Il est à la recherche incessante de données personnelles et peut-être sait-il déjà, que c'est par paliers que l'on s'élève vers la grandeur qui est surtout large et honnêteté avec soi-même.

C'est ainsi qu'un soir il s'est incorporé à la théorie des grandes filles venues veiller à l'auberge où se mettent en chantier les nouveaux tapis de la Maison de l'Enfant.

— Mais, mon petit Michel, pourquoi es-tu venu ? On se couche très tard à l'auberge et tu sais que le matin tu ne peux jamais te lever.

— *Si, demain je me lèverai. Je voudrais aussi faire des tapis — mon cheval blanc — peut-être.*

Va pour le Cheval Blanc ! On est toujours très curieux des possibilités d'un enfant si l'on est éducateur sérieux. Nous laissons donc Michel jouer sa nouvelle carte. Il travaille avec une sorte d'ivresse qui décuple ses aptitudes. L'aiguille glisse dans les mailles, il la tire avec prudence, compte ses fils, les entrelace, comblé par la faveur qui lui est faite de travailler tard, au milieu de nous toutes et les menues friandises qu'on lui dispense ont pour lui certainement moins de prix que cette tâche d'exception qui le sacre héros du beau travail et l'illumine tout entier.

— *Maman Freinet, il faudrait qu'on se couche à minuit !*

Il est bien 11 heures déjà quand on abandonne les aiguilles. La troupe joyeuse se coule dans la déclivité et disparaît dans la forêt frangée de lune. La voix de Michel nous parvient de très loin déjà :

— *Hou ! hou ! bonsoir Papa et Maman Freinet !*

Et au matin, dans l'aube où vacillent les dernières étoiles, un petit garçon à la conscience limpide et au cœur joyeux, galope tout nu vers la piscine glacée : Il est le premier ! et il s'appelle : Michel D. !

E. FREINET.